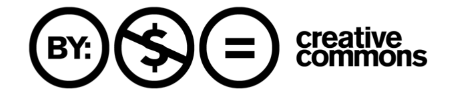


Nabile Fares

Civilisation berbère et langue française au Maghreb

In: Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, N°44, 1987. pp. 92-96.



Nabile Fares

CIVILISATION BERBÈRE ET LANGUE FRANÇAISE AU MAGHREB[1]

Mémoire de Jean Amrouche

Proposer une lecture des Berbères et de la berbérité dans la littérature maghrébine de langue française est une façon de poser la question des lectures historiques, culturelles et linguistiques de cette littérature. On emploiera le terme de littérature, ici, en tant qu'ensemble de textes publiée dont on pourra extraire des éléments de composition qui intéresseraient au premier chef notre proposition.

Ceci, non pas à titre d'exhaustivité mais bien pour introduire une question oubliée et re-naissante du Maghreb en son historicité.

D'autre part, introduire ici une lecture berbère — que je définirais, par commodité d'approche, plus directement liée aux territoire des œuvres connues — est une façon de réintroduire la question des mutations scripturales par lesquelles les sociétés berbères du Maghreb sont passées et continuent aujourd'hui de passer.

La ré-écriture du berbère dans les pays maghrébins ne doit pas occulter les autres lignes de mutations linguistiques et culturelles par lesquelles ces sociétés se sont historicisées. Autrement dit, l'acculturation linguistique et la fonction poétique de la culture ne doivent pas être confondues, sous peine de lier l'émergence du poétique au simple effet de présence et d'existence de la langue. Or, et ce qui nous paraît manifeste dans la position du berbère non écrit de langue française — pour dire les choses ainsi — c'est précisément en quoi il donne à lire une absence comme origine et émergence du poétique. Ceci à partir même d'une diachronie de la pré-

sence de ce berbère non écrit dans la production poétique de la langue française.

J'en donnerai un exemple très précis et inaugural quant à son projet et ses réalisations : l'œuvre de Jean Amrouche.

On sait que, particulièrement, et après les premiers poèmes — ou recueils de poèmes réédités actuellement, *Cendres, Étoile secrète, Les chants berbères de Kabylie*[3] sont ces premiers textes qui posent cette question d'une écriture « autre » d'un texte, ou d'un dire « autre » d'un texte.

Autrement dit, la question du berbère dans la littérature maghrébine de langue française, telle qu'elle nous semble avoir été posée par l'œuvre de Jean Amrouche — essentiellement dans la préface introductive aux *Chants*, et même si cette préface porte la marque d'un temps littéraire quelque peu suranné — relève de la poétique même du texte littéraire en rapport à un lieu ancien de l'expression poétique maghrébine.

Comment donc, à titre de programme de lecture, lire cette place berbère du poétique? On a déjà fourni une indication de cette place lorsque l'on a désigné l'Absence comme principe de formation du texte de langue française maghrébin. Hypothèse qui mériterait bien d'être traitée à titre d'analyse de l'occultation même, non pas de l'histoire mais du code transculturel dans lequel cette absence et cette occultation sont écrites. Et il ne servirait de rien de nier que cette absence et cette occultation n'aient eu pour origine qu'une déculturation antique et ancienne du passé de l'écriture au Maghreb et du Maghreb.

Nous avons noté ailleurs en quoi le terme de Maghreb fait lui-même écran quant à la berbérité du territoire où par genèse et impérialisme historique il s'est fixé[4]. Et l'on pourra alors parler d'un autre ordre de formation linguistique que celui qui a présidé au développement des langues nationales européennes quand on aura — et une bonne fois — étudié la coupure et le refoulement du code linguistique culturel berbère dans la formation disparate des textes et états maghrébins. On pourrait dire qu'à l'inverse de l'Europe, et en « l'état » actuel des structures, le Maghreb ne s'est pas débarrassé de son propre fantasme, ou de l'impérialisme qui à un moment donné de son histoire l'a entraîné dans l'aventure, la réalité, l'empire, la querelle, la civilisation (tout ceci pourrait être écrit au pluriel), etc.

Certes, empire carthaginois / empire romain / empire byzantin / empire islamique / ne sont pas disposables de la même façon sur l'échiquier historique et littéraire. Mais toujours est-il qu'à risquer un certain nombre d'hypothèses, la position de Dante, vis-à-vis de ce qu'il appelle si admirablement « le vulgaire illustre » n'a pas eu de répondant au Maghreb. On pourrait désigner ainsi les travaux actuels portés par les revues *Tafsut* et *Awal* après ceux de *Tisuraf*, pour faire accéder le berbère au rang de langue non plus locale mais territoriale et transnationale, comme faisant partie de la problématique posée par Dante, essentielle à la constitution d'une vraie littérature.

Ce que, en son mouvement propre, est toute littérature, lorsqu'elle se rapporte à l'animation de la culture, des personnes, des sociétés, et des biens, à l'animation par et de la lettre.

Vraie? — En tant qu'elle n'hésite pas à sortir des normes élocutives trop inscrites dans et par le passé.

Vraie? — En tant qu'elle donne une dignité à l'homme, et, comme dit Dante, au vulgaire.

On mesure ainsi l'écart... Maghrébin, à trop s'y rapporter en une conjoncture,

car si le passé est formateur, c'est à condition de pouvoir le dire et, dans une certaine mesure, s'en débarrasser.

Dans ce contexte qu'en est-il de Jean Amrouche?

Bien entendu *Les chants berbères de Kabylie* sont écrits en français, devenus ainsi le lieu d'une dignité réclamée contre ce que l'histoire maghrébine actuelle récuse comme faisant partie non pas simplement de son passé mais de son avenir de formation.

Double difficulté qui rend la pratique d'écriture française difficile hors d'une sphère de reconnaissance culturelle immédiate de la langue arabe comme langue de maîtrise du social, du politique, du culturel. La revendication d'origine berbère se voit conduite de ce fait à une immersion dans la langue arabe, ou à une dissimulation, errance, ou présence dans la langue française, lorsqu'elle ne se réfère pas directement à elle-même ou n'emprunte le canon oral de l'expressivité culturelle.

Or, c'est précisément à la naissance de toutes ces perspectives et directions que se noue l'écriture de Jean Amrouche, face à toutes sortes de déperditions, dont la sienne propre ne fut pas la moindre.

Et l'on reconnaîtrait aisément cette présence de la déperdition aux accents placés de l'exil matriciel et de la rupture définitive imposés à l'oral par l'écrit.

Écrire, et même le berbère, comme tel, c'est s'éloigner d'une culture de l'oral. C'est franchir le lieu de l'immédiateté signifiante pour une élaboration et reconstruction de la signification.

En ce sens, la pluralité des textes maghrébins écrits en français témoignerait de cette césure du sujet de la parole en une désignation de et par l'écrit. *Le fils du pauvre* de Mouloud Feraoun — trop restreint jusqu'à présent à une platitude économique de l'apprentissage scolaire — est une bonne illustration de cette position de rupture qui, dans la langue de l'économique, se transmet au fil des générations comme si existait une dette publique au lieu de l'origine ancestrale de la signification.

Les références berbères — mais aussi arabe d'éducation, et pour sûr, non négligeables — de l'œuvre de Yacine Kateb sont là pour attester de cette présence native des référents occultés de la signification. Et si, me permettant ainsi de parler de ce que je peux connaître de première main, ce que j'écris est là pour témoigner, dans le lieu des langues, de cette présence multipliée des phonèmes élus et méconnus de la langue berbère. Ainsi en serait-il de ce qui interroge le texte de *Yahia, Pas de Chance*, entre autres, entre les termes de brûler et de lire qui nouent la trame du récit au simulacre de la mort et du carnet d'Ali-Saïd.

Traces, brûlures, et sens, seraient ici les données sous-jacentes d'une signification sémantique à construire, dont l'ensemble des œuvres dénouent et indiquent la place.

L'expérience linguistique et littéraire est ici irremplaçable dans son avènement et ses événements; trame où figure, précisément, le drame de la langue et des porteurs de la langue en tant que devant inscrire leur passage dans la texture de la culture en général, non pas à titre de survivances ou témoignages, mais à titre de nécessité historique et scripturale. Celle-ci étant elle-même inscrite au devenir et au sens de la lignée linguistique et culturelle.

Ainsi en est-il du signifiant *u* de l'appartenance au nom et à la mort. La littérature exprimant par là les marques des différentes phases de l'appartenance dite, écrite, mémorisée.

Le *u* de l'appartenance étant lié à une double désignation phonématique de la langue et du champ : *Tamaziγt/Tamazirt*. Ceci placé en référant, non pas pré-nominal du terme récurrent mais non présent d'*amaziγ*. Ce qui, sans nul doute, avait intéressé Jean Amrouche au premier chef dans son texte de Jugurtha, auquel fut dédicacé «en son temps et pour le même hommage» le chant d'Akli[6].

Nous voilà donc bien placé au cœur de la maîtrise et du langage; de la langue et des langues; de leurs développements significatifs, transversaux, historiques, certes, mais toujours évanescents et re-naissants, procurant au sujet du discours et de la lettre les dérapages nécessaires aux contrôles de la durée et de son présent.

S'il n'est pas d'écrit hors de l'exil originaire et matriciel de la parole maternelle, il n'est pas d'exil, non plus, ininscriptible dans la durée de l'écrit, cette fois, ou une vie. En ce sens, l'écriture du berbère dans et en vis-à-vis des langues qui, à un moment ou à un autre, ont rivalisé ou rivalisent avec lui, est l'acte par lequel s'effectue le dépassement d'un sens vide ou d'une absence originaire de l'écrit.

Mémoire de l'Absent est un texte sur la non-présence d'une poétique où, de la langue berbère, serait née au-delà d'une sensibilité au texte, l'actualité d'un écrit, au titre nommé de l'œuvre, *Le carnet d'Ali-Saïd*.

Voilà, en somme, ce qui nous permet de poursuivre, à l'ombre du langage, une course ininterrompue par l'histoire d'un développement non homogène et pluriel des écrits. Pour dire, en ce qui concerne le berbère, la découverte de l'oubli et du rejet est de taille puisque, à part les références chamito-sémitiques dont David Cohen marque bien l'antécédence et les permanences vis-à-vis de l'indo-européen et du sémitique, comme tel, rien ne nous est accordé en tant que civilité au monde méditerranéen, aussi bien orientale qu'occidentale : nous n'aurions pas été, en somme, un peuple impérialiste...

Peut-être est-ce là l'énigme latine de saint Augustin dont *La cité de Dieu* est le plus violent texte écrit sur les systèmes de croyances, de déifications, d'idolâtries, sous l'époque romaine. Notre Varron, écrit saint Augustin au livre VII de *La Cité de Dieu*

> «a donc bien raison de repousser cette histoire et n'en vouloir rien dire, car il est trop bien informé pour l'ignorer. Il n'a rien dit non plus de ces invertis, consacrés à la Grande Mère, au mépris de tout ce qui pour un homme et une femme, constitue la pudeur, et qu'on voyait, hier encore, les cheveux humides de parfums, le visage fardé, les membres flasques, errer sur les places et dans les rues de Carthage, réclamant même au public de quoi subvenir à leur honteuse existence. Varron s'est refusé d'en parler et je ne me souviens pas d'avoir jamais rien lu sur eux. L'interprétation a abdiqué, la raison a rougi, la parole s'est tue. La Grande Mère l'a emporté sur tous les dieux, ses enfants, par la grandeur non de sa majesté, mais de son crime. Ce monstre de femme fait pâlir la monstruosité même de Janus. Lui, dans ses statues, se contentait d'étaler sa laideur; mais elle, dans son culte, à la laideur joignait la cruauté. Lui, ajoutait des membres à des idoles; elle, supprimait des membres à des hommes. Cette infamie, les stupres si nombreux et si graves de Jupiter lui-même ne la surpassent pas. Lui, au milieu de ses attentats sur les femmes, n'a déshonoré le ciel que par l'affaire de Ganymède; elle, par tant d'investissements professionnels et publics, elle a souillé la terre et outragé le ciel. Peut-être pourrait-on, en matière de cruauté obscure, lui comparer ou lui préférer Saturne qui, dit-on, mutila son père.»

Ainsi, seraient enracinés, mais à titre de question, dans le complexe familial et anthropologique, la violence, l'énigme, et le refoulement d'une fonction matriarcale originelle, dont la société berbère aurait été, non pas à titre de fantasme, telle qu'elle apparaît dans le texte d'Augustin, comme Grande Mère, mais bien à titre

réel et symbolique, d'une absence dans la genèse des formes sociales de la parenté et du phallus dans le monde dit « méditerranéen ».

Non pas la Grande Mère, comme l'écrit saint Augustin, mais la Mère inscrite en place des meurtres des fils et des pères.

Nous aurions ainsi, à l'écrit même de la lignée berbère, rendu hommage à celle à laquelle Jean Amrouche, en tant que fils, adressait la traduction de ces *Chants* :

« A ma mère, qui n'a jamais écrit. »

NOTES

1. Bien entendu, il ne s'agira ni d'une étude de littérature française sur la civilisation berbère, ni de la civilisation berbère dans la littérature française, mais de savoir en quoi il y a une question persistante du berbère dans la langue française utilisée ou écrite par des Maghrébins. Nous ne nous référerons pas par là au texte de Rimbaud sur Jugurtha, bien qu'on pourrait avoir là l'origine littéraire de ce thème dans les textes de Jean Amrouche.
2. Réédition L'Harmattan, Paris, 1982.
3. Édition Monomotapa, Tunis, 1939.
4. Revue *Awal*, 1, 1986.
5. Lire à ce sujet le beau poème d'Henri Banchau dans *Études méditerranéennes*, 11, 1963 (« Hommage à Jean Amrouche »).
6. Réédition L'Harmattan, Paris, 1982.
7. Saint Augustin, *La cité de Dieu*, livre VII, Paris, Desclée de Brouwer, 1959, pp. 195-197.